

Je n'aime pas rester dans mon fauteuil roulant. Parce que je ne m'y sens pas bien, parce que j'ai envie d'en sortir. Entendons-nous bien : je ne veux pas signifier, par ces mots, que j'aspire à me lever et marcher, comme Lazare le ressuscité ! Non, j'ai déjà dit que cette chimère m'est dorénavant étrangère. Mon ressenti est avant tout physique, pratique. Pas seulement pour une question de bougeotte, comme le chapitre précédent pourrait le faire croire. C'est plutôt, tout simplement, que je préfère prendre un siège comme tout le monde. Dans un canapé, sorti de mon perchoir à roulettes, les autres me voient semblable à eux. Mes interlocuteurs oublient ma différence, cela détend l'échange, favorise la prise de lien. Pourtant, décaniller ainsi de mon fauteuil, à diverses étapes de la journée, nécessite de réaliser pas mal de transferts. Je m'accommode de cette contrainte même si, comme je l'ai déjà dit, cette manœuvre n'est pas mon fort.

Ce n'est pas lors des premiers tours de roue dans mon fauteuil tout neuf que, en 1975, j'ai vraiment « intégré » mon nouvel état. Assez bizarrement, cette pleine conscience m'est venue par touches successives, lorsque j'ai commencé à percevoir mon image en passant devant un miroir, puis sur des photos, puis en ville à chaque fois qu'une vitrine m'envoyait le reflet de ce jeune type cloué en position assise. Pour peu, c'est alors que je me serais apitoyé sur son sort !

Autre signal externe incontournable : le regard des autres. Cette pression-là, au demeurant, ne m'a jamais quitté. Je suis au regret de le dire, au risque de désoler mes lecteurs valides, mais c'est ainsi. Même maintenant, chaque jour, je continue de ressentir cette légère déviation, ce temps suspendu pendant lequel la gêne s'imisce. Par exemple, lorsqu'une personne arrive devant l'ascenseur et me découvre déjà entré dans la cabine, le plus souvent elle lâche une phrase gênée telle que :

– Je prendrai le suivant...

Mi figue mi raisin, je lui réponds :

– Je ne suis tout de même pas si gros que ça, entrez-donc, il y a de la place pour deux !

Même ambiguïté de comportement sur le trottoir : systématiquement, ceux que je croise font un écart bien plus important que nécessaire pour me laisser passer. Ces manières partent, je pense, du louable souci de ne pas gêner mon chemin... mais si l'on savait combien c'est agaçant ! Je préférerais tellement que l'on passe à la même proximité de moi qu'envers un quidam.

À contrario, si un jour, dans quelque ville mal fichue, vous me voyez buter sur une marche trop haute, n'hésitez pas à m'aborder en me disant :

– Souhaitez-vous que je vous donne un coup de main ?

D'ailleurs, sinon, c'est moi qui vous hélerei en vous demandant :

– Hep, cela vous ennuerait de venir m'aider ?

Au plan domestique aussi, j'ai mis de l'eau dans mon vin. Maintenant, j'apprécie de me faire aider dans l'entretien de mon appartement, par une dame qui vient deux fois par

semaine faire le ménage. Plus jeune, j'ai connu ce que c'est que de passer l'aspirateur sur la moquette depuis mon fauteuil : du grand sport !

Suis-je contradictoire ? À vous de juger. Je vois plutôt en la matière une séparation assez claire entre ce qui relève de la commisération d'une part, de l'entraide d'autre part. Par ailleurs, si je recours désormais au bon vouloir des passants, peut-être y a-t-il à cela une autre raison : avec le temps je suis devenu un peu fainéant. À trente ans je me serais échiné pour franchir seul les obstacles anormaux. Maintenant sexagénaire (eh oui !), je m'abandonne plus volontiers au plaisir de me laisser pousser quand la pente est raide... Je connais même des paraplégiques qui demandent à des passants de charger ou décharger leur fauteuil dans la voiture. Bref, pardonnez-moi chers lecteurs valides, tout cela n'est pas simple ! J'espère en tout cas ne pas vous choquer avec ces considérations peut-être un peu exigeantes, qui peuvent vous paraître malvenues. Sachez simplement que le mieux, pour vous comme pour nous, c'est le naturel et le bon sens, aux antipodes de toute gêne.

De même que j'apprécie qu'on se mette à notre place, je dois tenter de me situer à celle des valides. Pas moyen, pour cela, de me souvenir comment je me comportais moi-même, quand je me tenais vigoureusement sur mes deux jambes. Pour la simple raison qu'au temps de ma jeunesse on ne voyait guère de paraplégiques dehors ! Mais, pour être honnête, j'avoue donner souvent preuve des mêmes travers que je citais à l'instant, lorsque je suis confronté à un autre handicap que le mien. Je me souviens par exemple d'un match au stade Gerland, dans une des tribunes qui nous sont réservées : je reconnais avoir été mal à l'aise à côté de handicapés cérébraux. C'était vraiment trop con ! À y regarder de plus près, je ressentais un clivage. Il est difficile de trouver les mots pour traduire cela. Je vais toutefois tenter de l'expliquer sans choquer ou me faire mal comprendre : À côté de ces infirmes mentaux, je ne me sentais pas handicapé ! J'éprouve d'ailleurs un pareil sentiment vis-à-vis des aveugles, tellement plus entravés dans leur quotidien. Pour moi, je crois que le pire aurait été de perdre la vue. Encore que je cerne mal le problème puisque, à mon tour, j'ignore ce que, en cas de tel accident de vie, on peut faire après.

Ces comparaisons avec d'autres infirmités m'ont conduit à relativiser les problèmes auxquels je suis confronté. Pour exprimer cela j'ai une formule un peu abrupte, mais que je sors parfois de derrière les fagots : *Être paraplégique, c'est le handicap du riche*. Qu'on ne se méprenne pas : il y a autant de pauvres dans notre groupe que dans toute la société (davantage même, je le crains...). Mais voilà, seulement frappés dans nos jambes, nous restons riches de tant de possibilités d'action ! Il est tellement peu d'expériences qui nous demeurent vraiment inaccessibles ! Je crois l'avoir démontré par la relation que j'ai faite de mes petites aventures et grands enthousiasmes, autant dans le sport que dans les voyages. Oui, vraiment, mon infirmité est un moindre mal. Somme toute, elle est un handicap très fréquentable.